

SYSTEMES DE REFERENCE ET ECHELLES DE VALEUR

REFLEXIONS SUR LE BIEN ET LE MAL

VALEURS ET INSTITUTIONS – MODES DE TRANSGRESSIONS

Madame la Présidente, Mesdames et Messieurs, Mes Chers Amis,

Les réflexions qui vont suivre sont celles d'un homme qui a cherché à rationaliser son expérience personnelle sur le *sens de la vie* et le *but de l'action*. J'ai jugé utile d'y associer thématiques et sémantiques traditionnelles et contemporaines. Elles sont une simple introduction aux questions qui, je l'espère, seront abordées dans la discussion. Mais je souhaiterais que celle-ci n'intervienne qu'au bout de mon exposé

On définit les *valeurs* comme l'ensemble des *idéaux* ou des *normes* qu'une *éthique* ou une *morale* pose comme référence aux *attitudes* et aux *comportements*. Au sens où je l'entendrai ici, la *notion de valeur* est liée à l'*idée de bien* dans l'acceptation platonicienne du terme. Celle-ci englobe les concepts de *beau*, de *vrai*, de *bon*, dont les antonymes, le *laid*, le *faux*, le *mauvais*, sont liés à l'*idée de mal*. Si, à l'*axiome de bipolarité bien-mal*, on ajoute l'*hypothèse de progressivité* (*plus ou moins beau ou laid, plus ou moins vrai ou faux, plus ou moins bon ou mauvais*), alors on constitue une *échelle de valeur* qui va du *pire* au *meilleur* en passant par l'*indifférent*. On discutera plus tard de la validité de cet axiome et de la légitimité de cette hypothèse.

Dans les applications pratiques, l'*échelle axiologique* induite par la *dualité bien-mal* peut être qualifiée par un *critère spécifique*: *esthétique* (du laid vers le beau), *épistémologique* (du faux vers le vrai), *éthique* (du mauvais vers le bon). De fait, le bon et le vrai peuvent ne pas être associés (toute vérité n'est pas bonne à dire), de même que le bon et le beau (la beauté fatale d'un fruit vénéneux), ou encore le vrai et le beau (c'est trop beau pour être vrai, dira-t-on).

Un critère *esthétique*, en effet, repose sur la *perception d'une harmonie interne* à un objet, *naturel* ou *artificiel*, *matériel* ou *conceptuel*, qui peut être le reflet d'une harmonie plus large ou plus profonde mais *n'a pas de relation nécessaire avec l'utilité de l'objet pour le sujet*. Ainsi, on parlera de la beauté d'un paysage ou d'un visage, d'un tableau ou d'un monument, d'une fresque romanesque ou d'une composition musicale, ou même d'une théorie physique ou d'un programme politique. Pour un même objet, cependant, le concept de beau peut encore être spécifié: beauté des formes ou des couleurs dans un tableau; de la mélodie, de l'harmonie ou du rythme dans une musique, etc.

Un critère *épistémologique*, quant à lui, repose sur l'*adéquation d'une représentation, matérielle* ou *conceptuelle*, à un modèle préexistant, *naturel* ou *artificiel*, sur une *correspondance opératoire* entre la rationalité et la réalité, et sur la *cohérence interne* de cette représentation ou de cette correspondance. Une *reconstitution* sera alors plus ou moins *vraie* selon qu'elle sera plus ou moins *ressemblante*, une *formulation* plus ou moins *vraie* selon qu'elle sera plus ou moins *approchée*.

Un critère *éthique*, enfin, repose sur l'*aspiration à une harmonie interne* au sujet *lui-même* (aspect psychologique), ou à une *harmonie adaptative* entre le sujet et son en-

vironnement (aspect écologique), ou à une *harmonie relationnelle* entre *différents sujets* (aspect sociologique), *sans référence nécessaire à l'objectivité des représentations* par le sujet de sa personnalité propre, de son environnement ou de ses partenaires. Le précepte zoroastrien "*Bien penser, bien dire, bien faire*" résume ces trois aspects de l'éthique. Encore faut-il pour cela "*Une âme saine dans un corps sain*", un respect de l'ordre naturel et un amour de la personne humaine, valeurs sur lesquelles les diverses cultures (hébraïque, hellénique, brahmanique, chrétienne) ont mis des accents différents.

La **Figure 1** schématise les trois concepts liés à la *dualité bien-mal* dans le cadre de la *distinction sujet-objet*.

Les catégories ci-dessus, que nous avons prises comme exemple, ne sont pas exclusives de toute autre. D'autres spécifications de l'idée de bien peuvent intervenir dans différentes philosophies ou religions. Certaines correspondent à des **définitions plus précises** des précédents concepts: bon pour l'âme ou bon pour le corps; bon pour l'individu ou pour une communauté plus ou moins élargie; bon pour l'instant ou pour une période plus ou moins prolongée. D'autres à des **combinaisons particulières** des catégories précédentes: beau /cohérent, bon /adéquat; beau-vrai, vrai-bon, bon-beau. D'autres encore à des **définitions opposées** de ces mêmes catégories: disharmonie comme critère du beau, incohérence ou inadéquation comme critère du vrai, déséquilibre, aliénation ou opposition comme critère du bon. D'autres enfin à des **paradigmes différents** de ceux qui ont servi de base à ces distinctions: *accentuation de la distinction sujet-objet* (esprit-matière) dans le *gnosticisme*, ou au contraire son *atténuation* dans l'*hindouisme*; *accentuation de la distinction bien-mal* (identifiés à deux principes) dans le *manichéisme* (d'où remise en question de l'hypothèse de *progressivité*), ou au contraire son *atténuation* dans le *bouddhisme* (remise en question de l'axiome de *bipolarité*). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces points de vue.



Il existe assurément des **états de perception** où toute *impression fragmentaire* est abolie, où l'esprit se trouve affranchi de toute limitation spatiale, temporelle ou discursive. De telles 'illuminations' ont été décrites par des *artistes* (Mozart, Rimbaud), des *scientifiques* (Newton, Poincaré) et des *mystiques* (Saint Grégoire, Blaise Pascal). Il existe aussi des **états de communion** où la *distinction sujet-objet* elle aussi s'estompe. Dans de tels états (Arnaud Desjardins, *Les Chemins de la Sagesse*) "Le solitaire se sent *un* avec la nature, l'artiste *un* avec son public, la mère *un* avec son enfant, l'amant *un* avec sa maîtresse". Il existe enfin des **états de conscience** où la *distinction bien-mal* elle-même s'estompe. C'était peut-être l'état d'Adam avant la Chute, ou encore celui du Bouddha à son Eveil: "Le libéré vivant (Cécile Sagne, *L'Erotisme Sacré*) est dans une position d'absolue indépendance par rapport au monde phénoménal et relatif, à l'emprise des désirs et des craintes Ayant cessé d'opposer ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas ... il est affranchi de la dictature des contraires: parce qu'il a, en lui-même, assumé, englobé, dépassé tous les contraires: actif-passif, positif-négatif, masculin-féminin, etc".

De tels états, cependant, sont **précédés d'une préparation** (formation, étude, contemplation, réflexion, méditation, prière) et sont **suivis d'une élaboration** (transcription, information, action). Ainsi, Mozart dut-il prendre la peine de composer, Poincaré, celle

de démontrer, Saint Benoît, celle d'exprimer ce que tous trois avaient perçu en un éclair. Ces états, de plus, sont *éphémères*. Le couple parfait ne revit l'unité de l'androgynie primordial (décrite par toutes les traditions) que lorsqu'il forme 'une seule chair', félicité dont le sépareront inéluctablement les nécessités de la *procréation* et du *travail*, quand ce n'est pas la simple entropie de la vie. Ces états, enfin, sont *à la merci* de sollicitations incontournables: un tremblement de terre, une agression répétitive, voire une simple rage de dents ! Le Bouddha a su se libérer de la souffrance de la naissance, de la séparation et de la mort en s'éveillant à la conscience suprême, mais il n'a pu empêcher la destruction de son peuple; le Christ a su s'opposer aux tentations multiples du démon en acceptant le sacrifice suprême, mais il n'a pu mettre fin aux conflits et aux calamités.

On peut ici remarquer que le point de vue *gnostique*, quoique en principe opposé au point de vue *panthéiste*, conduit en pratique à une attitude comparable: libération de l'esprit des contraintes biologiques, des pesanteurs sociologiques, des blocages psychologiques. Dans le premier cas, le sujet n'a plus de relation avec l'objet parce qu'il s'est *totalemment délié de lui*; et dans le second, parce qu'il s'est *entièrement fondu en lui*. De la même manière, le *manichéen*, qui rejette sans nuance tout ce qui n'est pas pur de toute ombre, aspire à la pure lumière, à laquelle le *bouddhiste* accède par le dépassement de l'illusion duale. Ces attitudes peuvent être utiles dans une approche pédagogique, thérapeutique, dialectique ou heuristique, en procurant un recul ou provoquant une confrontation. Mais elles ne peuvent servir de base doctrinale à une axiologie opératoire.

Les distinctions *sujet-objet* et *bien-mal*, sur lesquelles une telle axiologie peut être fondée, reposent sur des *bases expérimentales*. En premier lieu, le caractère 'néoténique' de l'espèce humaine a pour effet un *traumatisme à la naissance* qui enclenche une émergence de la distinction entre le moi et le monde et une dépendance prolongée de l'enfant à l'égard de sa mère, face à une indisponibilité relative de celle-ci induite par ses autres obligations conjugales et parentales ainsi que par ses aspirations personnelles. Mais tout *objet organisé* possède aussi une *interface* qui délimite son *intérieur* de son *extérieur* et définit son *interaction* avec son *environnement*: le rayon quantique pour une particule, le rayon stérique pour un atome, l'enveloppe de loge pour une molécule, la membrane pour une structure cellulaire, la peau pour un être pluricellulaire, la frontière pour une aire écologique (forêt, nation), etc.

Dans *La Gnose de Princeton*, Raymond Ruyer définit l'*esprit* comme le principe *interne*, fondateur ou émergent, de tout être organisé et la *matière*, comme sa forme *externe*, sous laquelle il apparaît aux autres êtres. La *relation* entre différents êtres (atomes, cellules, sociétés) serait alors d'autant plus *intime* que leur niveau de complexité est plus *proche*: deux particules chargées interagissent en échangeant des photons virtuels, deux êtres humains communiquent en échangeant des paroles ou des gestes, mais l'homme et la particule n'apparaissent l'un à l'autre que sous forme de pure matière. L'*esprit* est alors ce qui permet à un être de se percevoir *directement* lui-même comme *sujet* (à la façon du *cogito cartésien*), et la *matière*, ce qui lui permet d'être perçu *médiatement* par d'autres êtres comme *objet* (à la manière de la *psychologie behavioriste*). Mais un être peut aussi percevoir son propre *corps* dans un *miroir* (concept crucial dans la psychanalyse lacanienne) ou percevoir l'*âme* d'autrui par *empathie*. On peut retenir cette terminologie dans sa structure opératoire, sinon dans sa coloration panthéiste.



Les distinctions *sujet-objet* et *esprit-matière* (principe-forme, intérieur-extérieur) ne sont pas du même ordre que les dualités *matière-antimatière*, *mâle-femelle*, *émetteur-récepteur*, *futur-passé*, mais en sont une résultante par le biais des notions d'espace et de temps qui en découlent. En physique relativiste, un voyageur qui approcherait la *vitesse de la lumière* verrait se *fondre les distances* et se *dilater les durées*, accédant ainsi *physiquement* à l'*infinitude* et à l'*éternité*. Or, dans le monde inanimé, deux particules d'une même espèce, l'une de matière et l'autre d'antimatière (par exemple un électron et un positron), la première évoluant vers le *futur* et la seconde vers le *passé* selon l'électrodynamique quantique, lorsqu'elles se rencontrent, *s'annihilent dans une explosion de lumière*. Similairement, dans le règne animal, le mâle et la femelle d'une même espèce, quand ils s'accouplent, *fusionnent dans une agonie d'amour*. De même, deux esprits à la fois apparentés et complémentaires peuvent, par le dialogue herméneutique, *communier en une intime connaissance*.

L'analogie entre les concepts de *connaissance*, *d'amour* et de *lumière*, tous trois affranchis des limitations spatio-temporelles, est reflétée dans la terminologie biblique : "Adam *connut* Eve", dit la *Genèse* ; et l'*Evangile* dit : "Celui qui *aime* son prochain vit dans la *lumière*". Il en résulte que les dualités *matière-antimatière*, *mâle-femelle*, *émetteur-récepteur* sont des *dualités primaires*, alors que les dualités *lumière-ombre*, *amour-indifférence*, *connaissance-ignorance* sont des *dualités secondaires*. Un photon, en effet, est sa propre antiparticule, comme un animal androgyne serait son propre partenaire sexuel, ou un esprit pur son propre objet de connaissance. L'*ombre*, l'*indifférence*, l'*ignorance* ne sont donc, à priori, que de *simples absences*. Mais, en laissant le champ libre aux effets de *contre-présences* comme l'*aveuglement*, la *haine* ou la *superstition*, ces absences forment des dualités secondaires avec les présences correspondantes.

Une particule ne peut *s'annihiler* qu'avec *sa propre* antiparticule. Mais elle peut *s'associer* avec des particules *non apparentées de charge opposée* (un proton et un électron dans l'atome d'hydrogène par exemple) par le biais de la force électromagnétique; ou avec des particules *apparentées de charge quelconque* situées à très courte distance (par exemple des protons et des neutrons dans un noyau atomique) par le biais des forces nucléaires; et des corps matériels *non chargés* peuvent s'associer même à longue distance (comme dans le système solaire) par le biais de la force gravitationnelle. De même un être humain peut *sympathiser* avec un autre être qui ne soit pas son alter ego de sexe opposé (un vrai jumeau, ou un animal familier, voire un objet inanimé laissant paraître une "harmonie" en résonance avec une "vibration" du sujet), et peut *comprendre* d'autres entités (jusque des objets matériels éloignés de son expérience quotidienne) par l'observation, l'imagination, le raisonnement.

En fait, les forces d'*attraction*, de *coordination* équilibrent celles de *répulsion*, de *désagrégation*, comme l'avait pressenti Empédocle. Sans les premières, l'univers serait un gaz indifférencié de particules, et sans les secondes, un simple trou noir, au lieu des structures complexes élaborées par la nature: atomes, étoiles, cellules vivantes, sociétés animales. Dans la "fusion" de deux entités apparentées et complémentaires, les notions d'espace et de temps, d'intérieur et d'extérieur, de cause et d'effet, de sujet et d'objet s'estompent; alors que dans la simple "association" d'entités différentes, des structures com-

plexes peuvent se développer, comme le somptueux édifice d'une musique, d'une mathématique ou d'un langage. Au niveau humain, nous retrouvons le *beau*, le *vrai* et le *bon* comme qualités "symboliques", impliquant la sympathie, la compréhension, la coopération et favorisant le *rapprochement*; et le *laid*, le *faux*, le *mauvais* comme qualités "diaboliques", impliquant l'aversion, la mésestente, l'opposition et favorisant l'*éloignement*.

* * *

Le *bien suprême* réside-t-il dans le *dépassement* du bien et du mal apparents, qui implique en quelque façon leur *fusion* (comme dans les philosophies de caractère *hindou-bouddhiste*), ou au contraire dans la *domination* du bien sur le mal, voire l'*élimination* de ce dernier (comme dans les philosophies d'inspiration *gnostico-manichéenne*) ? Il résulte de ce qui précède que ce qui rapproche et unit (par exemple l'*oecuménisme*) peut être à priori considéré comme un bien, alors que ce qui sépare et divise (par exemple le *sectarisme*) devrait être considéré comme un mal. Mais il en résulte aussi que le bien et le mal peuvent être définis de façon telle qu'on ne puisse considérer comme un bien tout ce qui mêlerait le mal au bien. C'est une idée similaire que Saint Just exprimait lorsqu'il déclarait: "Pas de liberté pour les ennemis de la liberté". On a vu précédemment que le mal peut se manifester tant comme une *absence*, une *carence du bien* que comme une *contre-présence*, une *opposition au bien*. Ceci explique qu'il peut être impossible d'être neutre: "Celui qui n'est pas pour moi est contre moi", disait le Christ. De même, la *paix* n'est pas définie seulement par l'*absence de conflit*, mais aussi par la *coopération active*; et la *guerre* ne réside pas seulement dans la *relation conflictuelle*, mais déjà dans le *rejet de toute relation*. Et ceci vaut entre époux comme entre nations

Si l'on se limite aux trois catégories considérées au début de cet exposé, on peut établir, pour des objets susceptibles d'être qualifiés par ces trois catégories, une *échelle de valeur* entre le beau, le vrai, le bon et leurs contraires, sur l'axe général allant *du mal vers le bien*. Cette échelle peut être tributaire du *contexte culturel*. Ainsi, l'axiologie *hébraïque* était convaincue de la prééminence du *bon* (jusque dans ses impératifs alimentaires, sexuels et funéraires) et de la suprématie de la *foi*; alors que l'axiologie *hellénique* était convaincue de la prééminence du *beau* (naturel ou artificiel, matériel ou conceptuel) et de la suprématie de la *sagesse*. Pour exprimer la primauté donnée à l'une ou l'autre de ces deux valeurs par ces deux cultures, on a pu dire que dans l'hellénisme *la beauté est suprêmement bonne* alors que dans l'hébraïsme *la bonté est suprêmement belle*. Dans le *gnosticisme*, le *vrai* est la catégorie suprême et la *gnose* (connaissance transcendante) permet de dépasser la foi comme la sagesse (*pistis* et *sophia*).

Mais même au sein du *christianisme*, sorte de synthèse entre ces trois courants (du moins dans leur principe), le *catholicisme* privilégie le *bon* (félicité de l'ignorance, pieux mensonge, car l'*Évangile* ne fut pas annoncée aux sages et aux savants mais aux simples et aux enfants); alors que le *protestantisme* est intransigeant sur le *vrai* (consolant ou terrible, car le mensonge est dénoncé comme le péché suprême dans la postface de l'*Apocalypse*); et l'*orthodoxie* valorise le *beau* (manifestation du bon et du vrai, selon la tradition grecque et byzantine). L'examen de la *Figure I* montre que, sur le plan métaphysique, ces trois catégories peuvent se réduire les unes aux autres, à travers le concept d'*harmonie*. Sur le plan physique, toutefois, il est nécessaire de les distinguer et de les ordonner, afin de résoudre les dilemmes et de prendre des décisions.

A titre d'exemple de la façon de procéder, on peut faire le choix de la relation d'ordre suivante :

$$\text{Bon} > \text{Vrai} > \text{Beau}, \quad (1)$$

et utiliser les axiomes additionnels :

$$A > B \rightarrow \text{non } A < \text{non } B, \quad (2)$$

$$A > B > C \rightarrow A \& B > A \& C > B \& C, \quad (3)$$

et éventuellement :

$$A > B > C \rightarrow A > B \& C. \quad (4)$$

Ceci fournit, avec des notations évidentes, l'échelle représentée sur la **Figure IIa**. Cette échelle peut évidemment être affinée par des spécifications telles que :

Beauté des formes > Beauté des couleurs (p.ex. pour Ingres, mais l'inverse pour Delacroix); (5)

Cohérence > Adéquation (ceci dans le rationalisme, ou l'inverse dans l'empirisme); (6)

Bien faire > Bien dire > Bien penser (car l'enfer est pavé de bonnes intentions), etc (7)

Ce schéma général peut être appliqué à des problèmes très concrets tels que la *valeur d'usage* d'une pierre précieuse (celle qui ne dépend ni du travail fourni ni de l'offre et de la demande), à l'aide de la relation d'ordre :

$$\text{Dureté} > \text{Pureté} > \text{Réfringence}, \quad (8)$$

considérant que la valeur d'une pierre dépend en premier lieu de sa dureté (car elle conditionne sa permanence comme gemme et son utilité comme matériau) et en second lieu de sa pureté (qui permet à la réfringence de mieux manifester ses effets).

L'*indépendance relative* des trois catégories du beau, du vrai, du bon fait que l'on peut repérer la *valeur globale* d'un objet donné par un point situé dans un volume délimité par des segments correspondant à ces trois catégories (**Figure IIb**). Si toutes ces qualités sauf une sont figées (ou non pertinentes), la valeur de l'objet est entièrement définie par la *qualité relaxée*. Ainsi, le diamant étant reconnu comme la pierre la plus dure et la plus réfringente, la valeur d'un diamant de volume donné sera essentiellement déterminée par son degré de pureté. Si toutes les qualités varient simultanément et progressivement, alors la combinaison de l'échelle discrète de la **Figure IIa** et du repère continu de la **Figure IIb** peut mener à des situations très complexes.

L'objet d'une *échelle de valeur* est de fournir une réponse aux questions que tout homme, *en son nom propre ou au nom d'un groupe qui l'a investi de son sort*, peut se poser à tout instant de sa vie: "Que croire" (Pascal, Kant); "Que faire" (Kant, Lénine); "Que choisir" (titre d'une revue de consommateurs); ou à la limite: "Être ou ne pas être" (Hamlet)*. Alors se posent les questions fondamentales des *fins*, des *moyens*, et des *moyens de moyens* qui risquent d'obscurcir les *vraies fins*. Vaut-il mieux, pour un homme,

rechercher sa félicité maximale à chaque instant, même si cela peut entraîner une calamité pour autrui au même instant (le *sadique*), voire pour lui-même à un instant ultérieur (le *drogué*) ?

Un homme doit-il chercher à *maximiser l'intégrale* des instants de félicité (corrigée par les instants de calamité) sur la trajectoire de *son existence propre*, ou sur celle de tel ou tel *groupe qui l'englobe* ? Vaut-il mieux mener une existence longue et paisible, ou courte mais bonne ? Vaut-il mieux dire: "Après moi, le déluge" (Louis XV), ou: "Fais ce que dois, advienne que pourra" (Guillaume d'Orange) ? Une approche principalement hédoniste, quoiqu'en principe seule légitime, se heurte en pratique à notre ignorance, non seulement de la *grandeur à optimiser* (si tant est qu'elle est unique), mais encore de la *meilleure façon d'y parvenir* (ce qui impliquerait une excellente connaissance de soi et de son milieu social et naturel). C'est cette myopie actuelle de notre science objective que les impératifs symboliques des grandes traditions cherchent à transcender.



On peut maintenant se poser la question des relations entre *valeurs et institutions*. On sera amené à proposer une *grille de classification* des types de *rappports humains* en fonction des idéaux, des principes et des normes qui régissent les attitudes, les conduites et les comportements.

On peut définir les *institutions* comme l'ensemble des *structures* et des *mécanismes* visant à la satisfaction d'*intérêts collectifs*. On peut citer comme institutions l'Etat, le Conseil des Ministres et les Chambres du Parlement dans les régimes démocratiques, le Roi et sa Cour dans les régimes monarchiques, le Clergé séculier et éventuellement régulier dans les sociétés théocratiques; mais aussi les académies, les universités et les organismes publics d'enseignement ou de recherche; la Justice, la Police, l'Armée, la Diplomatie; les banques centrales, les bourses de valeurs, les chambres de métiers, les ordres professionnels. Sont aussi des institutions les lois fondamentales d'un pays dans les régimes constitutionnels, voire certaines lois d'ordre public. Par extension, peuvent être considérés comme des institutions les instituts, ordres ou fondations publics (Institut de France, Légion d'Honneur, Fondation de France) ou privés (Croix Rouge, Armée du Salut, Fondation Nobel) dont l'action pérenne a mené à une reconnaissance d'utilité publique, à l'échelle nationale ou internationale. Cependant, ne peuvent être considérées comme des institutions les associations qui n'ont pas vocation à agir dans l'intérêt général, les lois de type supplétif, ou les contrats régissant les rapports entre personnes privées.

Tous les *systèmes politiques* sont basés sur des *échelles de valeurs* fondées sur la définition, explicite ou implicite, d'un type de *relation de l'Homme à la Nature*. Ces valeurs sont implémentées dans des *structures institutionnelles* dont le nombre, la forme et les rapports mutuels dépendent du type de *relation de l'homme à ses semblables* caractérisant le système. Les valeurs peuvent être *humanistes* ou *naturalistes*, *individualistes* ou *collectivistes*, *hédonistes* ou *puritaines*; les institutions peuvent être *simples* ou *multiples*, *dispersées* ou *hiérarchisées*, *incitatives* ou *contraignantes*.

Si les valeurs et les institutions *se correspondent*, à des valeurs *individualistes* correspondront des institutions *légères*, et à des valeurs *collectivistes* des institutions

lourdes. De même, toute conception purement *naturaliste*, donc ‘panthéiste’ par défaut de transcendance, tendra à favoriser l’implantation d’une structure institutionnelle à tendance *totalitaire*, et toute conception purement *humaniste*, donc ‘exothéiste’ par défaut d’immanence, tendra à favoriser la multiplication des relations contractuelles de façon *anarchique*.

Mais on peut aussi **limiter les excès** d’une conception axiologique menant à un certain type de valeurs par des contraintes institutionnelles liées à un autre type de valeurs, par exemple dans la *monarchie constitutionnelle* ou la *république présidentielle*. De façon plus virtuelle, on peut **chercher à masquer** l’instauration d’un socialisme rampant par un *discours libéral* compensatoire, ou d’un libéralisme triomphant par un *discours social* compensatoire.

Le rôle des institutions peut donc être double: d’une part, **promouvoir l’implantation ou la préservation de valeurs** qui leur sont indirectement associées (par exemple, le *suffrage universel*, institution contractuelle, prend sa source dans la *croissance au monogénisme*, concept lié au monothéisme); d’autre part, **contrebalancer les effets de valeurs dominantes** implantées dans l’histoire, la tradition ou le tempérament d’un peuple (ainsi, le *repos sabbatique* chez le peuple hébreu sorti de l’esclavage). Mais je ne crois pas que l’on puisse imaginer des institutions dénuées de toute connotation axiologique. Même la création d’institutions à caractère purement technique relèverait d’une philosophie politique, donc d’une échelle de valeurs et pourrait de ce fait mener à une dérive progressive vers celles-ci: par exemple, l’institution d’une Banque Centrale implique la croyance en la valeur d’une *monnaie unique*; la fondation de l’UNESCO s’est faite dans le cadre de l’idéologie *tiers-mondiste*, etc.

Cette vision synthétique permet de comprendre que des *institutions d’un certain domaine* (politique, économique, social, culturel, éducatif, etc.) puissent interférer, *pour les promouvoir ou les inhiber*, avec des *valeurs d’un autre domaine*: les académies et les universités, par exemple, jouent un rôle fondamental dans la promotion ou l’inhibition de tous les types de valeurs: esthétiques, éthiques, politiques, etc. Ceci peut mener à l’*émergence de contradictions internes*, qui provoqueront une *évolution ultérieure du système*.

En conclusion, si l’on ne peut vraiment dire que les institutions sont des *valeurs cristallisées* (comme on dit parfois que le capital est du *travail cristallisé*), on peut dire que les *valeurs* caractérisent une *culture* et les *institutions* une *civilisation*. Les valeurs s’élaborent généralement *en vase clos*, dans de petits groupes humains inspirés (cercles philosophiques, ordres confessionnels, commissions politiques), unis par des *rappports contractuels*. Les institutions, quant à elles, se développent *à grande échelle*, dans des masses humaines sur lesquelles elles agissent par l’*incitation* ou la *contrainte*. Mais les institutions ne sont pas les seuls *vecteurs des valeurs*: les chefs charismatiques, la mode et l’opinion diffusés par les médias, et plus généralement la pression morale et sociale, en sont d’autres. Mais ceci est une autre histoire



Je terminerai cet exposé par quelques réflexions sur les *transgressions*. En effet, toute transgression est relative à un *système spécifique de valeurs*: "Vérité en-deçà des

Pyénées, erreur au-delà", écrivait Montaigne. Le fanatisme et l'intolérance résultent de la *méconnaissance* des systèmes de valeurs d'autres êtres. Nous critiquons aujourd'hui le fanatisme de l'islam; mais le christianisme n'en a-t-il pas donné l'exemple durant des siècles ? Souvenons-nous de l'église de Béziers où s'étaient réfugiés des cathares et que Simon de Montfort ordonna d'incendier par ces mots que ne renieraient pas des nazis ou des djihadistes: "Tuez-les tous; Dieu reconnaîtra les siens !" Nous jugeons cruel le jeu du chat et de la souris; mais que penserait celui-là de nos corridas, de notre gavage des oies ou de nos massacres de rennes et de vaches contaminés par notre fait, sans parler de nos expériences médicales sur ces mêmes souris ?

On peut, bien sûr, se demander si, au-delà des systèmes de valeurs construits par des groupes humains pour gérer des situations spécifiques, il n'existerait pas un **système de valeurs absolu**, valable pour l'humanité toute entière dans toutes les situations concevables, et auquel les **systèmes de valeurs relatifs** seraient subordonnés par quelque **principe de subsidiarité**. On peut même se demander si, comme le pensent les écologistes profonds, il n'existerait pas un système de valeurs dépassant l'humanité elle-même

Dans un système de valeurs donné, une transgression est **neutre** si elle est commise par *ignorance* ou par *inadvertance*, et qu'elle ne laisse *pas de trace dans la mémoire*: "Ce que l'œil ne voit pas, le cœur ne le sent pas", écrivait Shakespeare (*Othello*). Mais il faut distinguer ici l'inadvertance *spontanée* ou *accidentelle* (qui peut provoquer des remords si elle accède à la conscience), l'inadvertance *codifiée* ou *nécessaire* (bien connue des casuistes et des talmudistes), et l'inadvertance *consciente* ou *délibérée* (qui peut prendre les formes de l'hypocrisie politique ou de la tartufferie religieuse). Dans ce dernier cas, on dira: "Je fermerai les yeux" ou: "Je ne veux pas savoir". Mais ceci laissera des traces, et ne sera donc pas vraiment neutre.

Nous dirons maintenant qu'une transgression est **constructrice** si elle consiste ou aboutit, soit à faire prévaloir une valeur présumée supérieure sur une autre dans le cadre d'une échelle de valeurs donnée (le médecin qui ment à son malade pour rasséréner ses derniers instants fait passer le *bien* avant le *vrai*); soit à dégager l'*esprit* de la *lettre* qui, initialement conçue pour l'incarner, peut aboutir à l'obscurcir (Jésus guérissant un malade le jour du Sabbat); soit à renverser un système de valeurs jugé caduc pour permettre son *remplacement* par un autre présumé supérieur (Abraham, le Bouddha, Mahomet et Nietzsche, à des intervalles de douze siècles).

Nous dirons enfin qu'une transgression est **destructrice** si son seul effet sera d'affaiblir l'ordre existant sans qu'un ordre nouveau soit attendu du chaos ainsi engendré. Le modèle littéraire de ce type de transgression est le *Dom Juan* de Molina, de Molière et de Mozart. Ce n'est nullement le Casanova jouisseur que l'on croit, mais le transgresseur absolu qui, ne respectant ni *Eros* ni *Thanatos*, ira séduire les recluses des cloîtres et provoquer les statues des défunts. Produit de sociétés décadentes, Dom Juan annonce Sade, Masoch et les idéologies totalitaires du siècle dernier. Mais ceci est une autre histoire

Je vous remercie pour votre attention.



Figure I

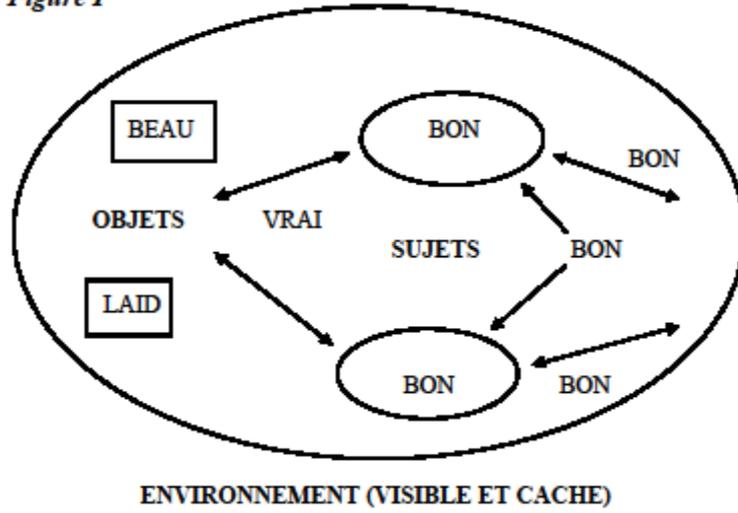


Figure II

(a)

Mal				Ind				Bien			
La	Be	La	Be	La	Be	La	Be	La	Be	La	Be
Fa	Fa	Vr	Vr	Fa	Fa	Vr	Vr	Fa	Fa	Vr	Vr
Ma	Ma	Ma	Ma	Bo	Bo	Bo	Bo	Bo	Bo	Bo	Bo

Avec les axiomes: $Bon > Vrai > Beau$; $Bon > Vrai \& Beau$

(b)

